

XYZ. La revue de la nouvelle

Un parfum de romantisme

Stéphanie Kaufmann, *Ici et là*, Québec, L'instant même, 2009, 110 p.

David Dorais



Number 104, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61325ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

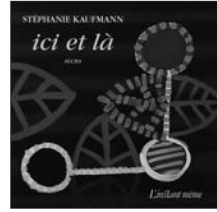
Cite this review

Dorais, D. (2010). Review of [Un parfum de romantisme / Stéphanie Kaufmann, *Ici et là*, Québec, L'instant même, 2009, 110 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (104), 81–84.

Un parfum de romantisme

Stéphanie Kaufmann, *Ici et là*, Québec, L'instant même, 2009, 110 p.

LE PRIX Adrienne-Choquette a été créé en 1981 à l'initiative de Simone Bussières, romancière, poète et conteuse ayant œuvré dans le domaine des médias et de l'enseignement. Ce prix vise à reconnaître l'excellence du travail d'un nouvellier, et son nom honore une pionnière de la nouvelle comme genre littéraire au Québec. Bien que l'attribution du prix ait connu des interruptions durant les années 80 et 90, il est remis avec constance depuis 2000, année où il a été pris en charge par l'association Les Écrivains francophones d'Amérique; il est décerné à un écrivain canadien de langue française (qu'il soit québécois ou francophone hors Québec) pour un recueil de nouvelles publié l'année précédente. À partir de 2000, le prix a donc souligné le talent d'auteurs souvent jeunes et peu connus (Nadine Bismuth, Nicolas Dickner, Suzanne Myre, Mélanie Vincelette, etc.), dont la carrière, jusqu'à présent, n'a pas démenti le verdict encourageant du jury. En 2009, XYZ présentait un dossier spécial consacré à Guillaume Corbeil, lauréat de cette année-là. En 2010, Stéphanie Kaufmann a remporté le prix avec son recueil intitulé *Ici et là* (*L'instant même*).



Pourtant, à la lecture du livre, on peut se demander ce qui a motivé l'attribution de la récompense. Bien sûr, les jurés ont vu des qualités dans ce recueil. Il est vrai qu'on y trouve une certaine poésie du quotidien : les textes montrent des lieux (de là le titre) décrits de manière impressionniste. La peinture procède par petites touches et s'attarde aux caractéristiques concrètes de l'endroit : odeurs, couleurs, textures, etc. À ces tableaux s'entremêlent des récits de faits banals (laver le linge, recevoir un appel de la banque, nettoyer la salle de bains), des réflexions sur la vie courante et ses charmes, des souvenirs nostalgiques, des réminiscences littéraires. Quelques pages offrent ainsi de jolies vignettes sans prétention, aux

phrases courtes, au vocabulaire simple, aux notations directes : « La table est mise. Les filles prennent le potage, recueillies, alors que monte dans la pièce l'arôme du genièvre. Sous les pans de mousseline, le verger porte fruits, descend vers la rivière. Elles fredonnent à présent, rêveuses, un air sentimental qu'elles ont appris. »

Le premier défaut du recueil *Ici et là* découle de cette instantanéité des récits : ils consistent en des fragments tellement disparates que l'ensemble se voit privé de toute cohérence. Chaque histoire est indépendante de celles qui précèdent et de celles qui suivent, avec pour conséquence que, d'une page à l'autre, l'intérêt du lecteur a du mal à se maintenir. Celui-ci est ballotté du lac Champlain à Glasgow, de Côte-des-Neiges au Japon en passant par Versailles. Et, de l'époque actuelle, il peut être propulsé jusqu'à l'ère préhistorique ! Vraisemblablement, l'auteure a cherché à couvrir large, elle a voulu traiter des lieux d'habitation sous toutes leurs formes. Mais à trop étirer la pâte, on finit par la déchirer. Que penser de cette nouvelle, citée ici *in extenso* : « Hier, une maison a pris feu dans la colline, de l'autre côté du lac, mais les pompiers sont en grève à Saint-Michel-de-l'Apocalypse. » Guère plus qu'une coupure de journal local. Et voici une autre de ces histoires : « C'est la journée des poubelles, vivent les poubelles ! Voilà ce que pensait l'ami Jacques en jetant au rebut ses pinceaux à moitié chauves et sa fourche rouillée. Mal lui en prit, on ne pulvérise pas ses vieux débris non recyclables ; on les enfouit à la brunante, pour un temps. » Passons sur le prosaïsme de la première phrase, volontairement naïve. Mais cet « ami Jacques », on ne le reverra plus dans le reste du livre. À quoi ses pinceaux ont-ils servi ? Habite-t-il une ferme, puisqu'il possède une fourche ? Pourquoi jeter ces objets ? Le lecteur ne le saura pas. Et lorsqu'on met quelque chose à la poubelle, c'est un peu fort de dire qu'on le « pulvérise ». Supposons que ce soit là ce qui se produit : en quoi les « vieux débris » (expression maladroite considérant que, au sens familier, elle désigne une personne âgée) qui sont recyclables peuvent-ils, eux, être pulvérisés ? Ce serait plutôt le contraire — non ? — car, s'ils se

recyclent, ils reprennent vie. Enfin, les deux dernières propositions (« on ne pulvérise pas [...], on les enfouit ») adoptent un ton proverbial, mais on se demande de quelle sagesse elles relèvent. Que gagne-t-on à enfouir les déchets seulement le soir ? Qu'arrive-t-il après « un temps » ? Ils s'exhument par eux-mêmes ? Rien ne s'éclaircira, car le récit suivant est une méditation sur l'automne au bord du fleuve...

La faute de style, tout juste notée, que constitue l'emploi du mot « débris » n'est pas un hapax dans ce recueil, et cette maladresse dans le traitement de la langue représente un autre de ses défauts. En effet, le choix du vocabulaire et la construction des phrases soulèvent parfois un nombre irritant de questions. Prenons cet exemple : « Au creux des interstices et de l'inhabitable, là où le vide semble squatter en lui-même, une cité foisonne aux dépens de l'oubli, acariens, moisissures, procaryotes et autres saprophytes que l'échelle humaine soustrait à nos sens sans nous en épargner la virulence. » Si le lieu est « inhabitable », comment peut-on y trouver une « cité » ? N'est-il pas inutilement compliqué de décrire le vide qui « squatt[e] en lui-même » ? Plusieurs choses peuvent « foisonner », mais comment une seule cité peut-elle le faire ? L'expression « aux dépens de l'oubli » est-elle correcte ? Un deux-points ne serait-il pas plus approprié devant l'énumération ? Le pronom « en » se rapporte-t-il aux « sens » ou aux « autres saprophytes » ? Il n'est pas rare que le lecteur tombe ainsi sur des phrases emberlificotées dont il peine à démêler l'écheveau.

Le dernier élément pouvant heurter le lecteur dans le livre de Stéphanie Kaufmann est la thématique mièvre que ce dernier embrasse. Il faut avoir l'âme portée au romantisme pour communier avec cette femme rendue rêveuse par « l'heure bleue » et par ses « arômes d'anis et de vanille ». Et l'auteure de conclure, avec un soupir pensif, l'œil tourné vers l'ailleurs : « Guerlain lui dérobait l'âme ce soir-là. » À cette sensualité lyrique s'ajoutent, dans d'autres nouvelles, des exhortations à ralentir nos vies pour profiter du moment présent et des considérations sur le *feng shui*. Bref, se dégage